



APPEL DE CHARTRES

NOTRE-DAME DE CHRÉTIENTÉ

EDITO

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

Chers pèlerins,

Comment évangéliser dans un monde postchrétien? C'est la question que pose Thibaud Collin dans ce numéro en nous rappelant le devoir de tout chrétien de faire connaître l'évangile **ad gentes**, c'est-à-dire à ceux qui nous entourent. Certes, le défi du relativisme ambiant pourrait nous décourager, mais ce que Thibaud Collin désigne sous le terme de **pluralisme de droit** n'efface pas en réalité la soif de Dieu que partage tout individu, même inconsciemment.

Vous trouverez dans ce numéro des éléments de réponse complémentaires à cette question. Tout d'abord des rappels essentiels sur la Charité, vertu sans laquelle aucune évangélisation n'est possible, dans la rubrique du "caté du mois".

En illustration concrète de ce que peut faire le chrétien dans notre société pour témoigner de l'évangile et de l'Espérance auprès de ceux qui souffrent, découvrez notre entretien exclusif avec Claire Fourcade, présidente de la Société Française d'Accompagnements et de Soins Palliatifs (SFAP). Cet échange est l'occasion de faire un état de lieu sur le thème de la Fin de vie en France, mais aussi la mise en avant de moyens possibles pour s'engager auprès des personnes en soins palliatifs, une place où les chrétiens peuvent, là encore, contribuer au règne de Dieu.

En écho au caté du mois, nous vous proposons également l'homélie du père Albéric, de l'abbaye Sainte Marie de La garde, prononcée à l'occasion de la fête du Sacré-Coeur l'année dernière.

Enfin, le portrait de pèlerin de ce mois met en valeur les pèlerins soutiens avec Brigitte, du service des "Tangos".

Bonne lecture, et n'oublions pas le Saint Père dans nos prières 🙏



DANS CE NUMÉRO DE FÉVRIER 2025

COMMENT ÉVANGÉLISER UN MONDE POSTCHRÉTIEN ?

Par Thibaud Collin, philosophe

LE CATÉ DU MOIS

La charité, extrait du Cours de Catéchisme Les Trois Blancheurs

ENTRETIEN

Avec Claire Fourcade, présidente de la SFAP et auteur de "Journal de la fin de vie"

LE SACRÉ-CŒUR, CŒUR DE LA MISÉRICORDE

Père Albéric, bénédictin de l'abbaye de La Garde

PORTRAIT DE PÈLERIN

Brigitte Dujardin, Chapitre saint Michel, pèlerin soutien Tangos

NOS RECOMMANDATIONS D'ÉVÈNEMENTS



COMMENT ÉVANGÉLISER UN MONDE POSTCHRÉTIEN ?



Par Thibaud Collin,
Philosophe

Le Seigneur Jésus dit à ses disciples au terme de sa vie terrestre : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations, faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde. » (Matthieu 28, 18-20) L'évangélisation est une œuvre de l'Église à vivre en Église mais ce n'est pas une option facultative. Tout baptisé est appelé à être missionnaire ... donc chacun d'entre nous ! Il existe certes diverses manières d'annoncer l'Évangile, en commençant par transmettre à nos enfants la foi que nous avons reçue. Mais il est un apostolat qui a toujours constitué le cœur de l'activité ecclésiale : la mission **ad gentes**.

Nous français, nous vivons dans une société où désormais la grande majorité des personnes n'a pas la foi. La mission **ad gentes** est donc à notre porte ! C'est notre collègue de travail, l'artisan que nous recevons pour des travaux, les personnes que nous croisons dans la rue, etc. Comme toute activité humaine, l'apostolat exige la mise en œuvre de la vertu de prudence par laquelle on ajuste le vrai bien à réaliser dans des circonstances singulières. Or ici il existe une circonstance majeure, à savoir le fait que nos contemporains auxquels nous avons à annoncer le Salut vivent dans un **conditionnement mental** bien spécifique. En effet, notre société n'est pas païenne, elle est postchrétienne.

En effet, la foi chrétienne apparaît à la plupart de

nos concitoyens non pas comme la Bonne **nouvelle** mais comme ancienne et obsolète. Nombre d'entre eux sont nés dans une famille de tradition chrétienne, ont été baptisés et même parfois superficiellement catéchisés. Donc, ils ont l'impression de connaître ce qu'on leur annonce. Cela évoque pour beaucoup d'entre eux toute sorte de souvenirs plus ou moins médiocres et rances.

De plus, notre régime mental est celui du **pluralisme de droit**. Celui-ci se distingue du **pluralisme de fait** qui consiste simplement à constater qu'il existe sur un sujet donné plusieurs positions opposées. Le pluralisme devient **de droit** lorsqu'on considère que sur ce même sujet, les diverses positions en présence sont légitimes et correspondent au fonctionnement normal de la raison. Ainsi par exemple, on va dire : « Pour toi, Dieu existe et pour moi, il n'existe pas ». Il n'y a pas d'exclusion entre le vrai et le faux mais la compatibilité entre deux convictions



équivalentes. Ce qui est ainsi altéré est le goût de la vérité. Il est évident que dans un tel régime mental, l'annonce de la foi chrétienne à un individu risque de se réduire à la communication d'une version possible du monde donnant sens à sa vie, version qui peut coexister avec d'autres versions tout aussi légitimes. La foi est alors vue comme un élément d'une identité personnelle ou communautaire. Elle perd sa dimension objective inscrite dans le fait que le Christ se révèle comme « chemin, vérité et vie ». Le pluralisme de droit est donc un démon à expulser puisqu'il empêche que nos contemporains « mouillent à la grâce » selon la belle expression de Péguy.

Comment dès lors affronter ces deux circonstances compliquant l'apostolat ? Ce n'est pas en quelques mots que l'on peut prétendre faire le tour d'une question si complexe. Mais le simple fait d'en prendre conscience est une première étape stimulant la réflexion et l'échange d'expériences entre baptisés soucieux d'obéir aux paroles de Notre Seigneur. L'un des éléments de réponse est de comprendre que les conditionnements mentaux n'ont pas détruit la nature humaine dans laquelle sont inscrits les désirs du vrai et du bien.

Celui qui évangélise doit quitter toute peur et toute pusillanimité en entrant dans le regard que le Seigneur Créateur et Sauveur pose sur cette personne. Il a en effet un allié divin dans le cœur de celle-ci puisque même si elle n'en a pas conscience et qu'elle est aliénée par le conditionnement mental postchrétien, elle est faite par et pour Dieu. Son cœur et son intelligence, mais aussi son imagination et son affectivité, sont blessés mais ne sont pas détruits. Il convient alors d'annoncer avec force et simplicité **la** vérité et **le** bien que Dieu apporte à cette personne. Il ne s'agit pas d'un **sens** ni d'une **valeur** apportant un supplément d'âme à des gens saturés de divertissement mais de la rencontre d'une Personne désirant faire sa demeure en eux et les libérer des chaînes du mal et de l'erreur.

Nos contemporains n'ont que faire de notre conviction personnelle ; ils désirent, même s'ils ne le savent pas et ne le demanderont que rarement d'eux-mêmes, la vérité sur le Salut.



LE CATÉ DU MOIS

La charité,

Extrait du Cours de Catéchisme Les Trois Blancheurs

La Charité est une amitié vraie et proprement dite entre Dieu et l'homme. C'est un amour d'amitié, gratuit, libéral, bienveillant, stable, honnête et excellent entre des personnes qui s'estiment grandement. Cet amour entraîne une communication mutuelle de biens propres. Dieu étant la source de tout bien, cet amour, image de l'amour que se portent les trois Personnes divines au sein de la Sainte Trinité, est donné gratuitement à l'homme, pour lui permettre de s'élever jusqu'à Dieu, en Lui rendant de manière toujours plus parfaite son amour. La Charité, vertu parfaite, est donc appelée à durer éternellement, car elle est la substance même de la vie éternelle bienheureuse des élus au Ciel, qui aiment le Christ toujours davantage, sans se lasser, dans une communion toujours plus intime.

La Charité est une vertu surnaturelle infuse, donnée par Dieu en même temps que la grâce sanctifiante : **nous ne pouvons pas l'avoir par nous-mêmes**, ni la pratiquer sans le secours de la grâce. Depuis le péché originel, nous sommes incapables d'aimer Dieu par-dessus tout. C'est uniquement lorsque le Saint-Esprit a préparé notre cœur par la grâce sanctifiante que la Charité peut y germer. La Charité nous porte à aimer Dieu : à Lui souhaiter et Lui faire du bien, à nous réjouir de ses perfections infinies, à chercher à Lui plaire, à désirer que les hommes L'honorent comme Il le mérite, à cause de Lui-même, de ses perfections infinies, parce qu'Il est infiniment bon, juste, beau, etc. Et à aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est-à-dire aussi sincèrement que nous-mêmes. Dieu est le premier et le principal objet de la Charité, c'est Lui que nous devons aimer tout d'abord, c'est

pour ce motif que la Charité est une vertu théologique. Le prochain est l'objet secondaire de la Charité.



L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont les deux volets de la même vertu. Ces deux amours ne se distinguent l'un de l'autre que par leur objet. Le motif de l'un et de l'autre amour est le même : nous aimons Dieu à cause de Lui-même, nous aimons le prochain, à cause de Dieu. Ils sont tellement unis que l'on ne peut aimer Dieu sans aimer le prochain, ni aimer le prochain sans aimer Dieu : "Si quelqu'un dit : j'aime Dieu et n'aime pas son prochain, il est un menteur" (I Jean, 4, 20).

Acte de Charité : "Mon Dieu, je Vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses, parce que Vous êtes infiniment bon, infiniment aimable, et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de Vous."

La Charité envers Dieu : La Charité nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses, préférer Dieu à tout : L'aimer plus que nos biens, plus que notre vie ; être prêt à tout perdre plutôt que d'offenser Dieu mortellement (1). Jésus nous l'a demandé dans l'Évangile : "Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui cherche à conserver sa vie, la perdra ; et celui qui perd sa vie à cause de moi, la retrouvera" (Matthieu, 10, 37-39).

Un degré plus élevé dans l'amour souverain consiste à préférer renoncer à toutes choses et à être prêt à tout souffrir plutôt que de commettre un péché véniel : cette disposition est un effet de la grâce sanctifiante. L'histoire nous montre beaucoup d'exemples d'actes de Charité héroïques : Abraham prêt à sacrifier son fils unique Isaac, Joseph faisant de la prison plutôt que de pécher avec la femme de Putiphar, les compagnons de Daniel jetés dans la fournaise pour avoir refusé d'adorer des faux dieux, les frères Maccabées torturés avec leur mère, les martyrs des premiers temps de l'Église, les Apôtres quittant leurs familles et tout ce qu'ils possèdent pour suivre le Christ, et jusqu'à Blanche de Castille disant à son fils saint Louis : "J'aimerais mieux te voir mort à mes pieds, que de te voir commettre un seul péché mortel."

MOTIF DE L'AMOUR DE DIEU

Dieu nous a ordonné expressément de L'aimer ; c'est le premier commandement, donné à Moïse sur le mont Sinaï : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces" (Deutéronome, 6, 5). "Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime" (Jean, 15, 13).

Jésus a rappelé que c'était "le plus grand et le premier des commandements" (Matthieu, 22, 38). Nous aimons Dieu pour de nombreux motifs :

Pour ce qu'il est en Lui-même (amour parfait) : parce que ses divines perfections Le rendent infiniment aimable. Dieu possède toutes les perfections, dans un degré infini. Tout ce qu'il y a de beau et de bon dans les créatures vient de Dieu et n'est qu'une faible image de sa beauté et de sa bonté infinies. Si nous voyions Dieu (comme les saints Le connaissent au Ciel), nous ne pourrions nous empêcher de L'aimer : c'est la pure contemplation, simple et gratuite de l'amour de Dieu au sein de la Trinité, comme merveille de charité.

Si nous L'aimons peu, c'est que nous ne Le connaissons pas assez. Dans l'âme du pécheur, un acte d'amour parfait justifie (pardonne le péché), même avant l'absolution : "La Charité couvre la multitude des péchés." Montrant Marie-Madeleine, Jésus dit de cette pécheresse repentante : "Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé."



(1) Les souffrances et les tortures corporelles impressionnant vivement l'imagination, il n'est pas nécessaire ni même utile de se les représenter pour s'éprouver, et de se demander si l'on aurait le courage de les supporter plutôt que d'offenser Dieu mortellement. En réalité, on n'aurait pas la force de les supporter sans une grâce spéciale de Dieu ; or on n'aura cette grâce que dans le cas où l'on en aurait besoin. Il est donc dangereux de s'éprouver par l'imagination, sans être dans les circonstances réelles du martyre.

Pour ce qu'il est par rapport à nous (amour imparfait) : à cause des bienfaits que nous recevons de Lui ou que nous attendons de sa bonté. Cet amour est bon, mais les motifs sont moins purs, moins nobles ou désintéressés que ceux de l'amour parfait. Ainsi, "Dieu nous a aimés le premier" (I Jean, 4, 19) : lorsque nous n'existions pas, Dieu nous a créés, non pas qu'Il ait eu besoin de nous, mais uniquement pour nous rendre éternellement heureux, pour nous faire partager son bonheur... Il nous a comblés de ses bienfaits : dans l'ordre de la nature, Dieu nous donne la vie et nous la conserve, avec tout ce que nous avons, que nous tenons de sa bonté ; dans l'ordre de la grâce, Il nous a régénérés dans les eaux du baptême, purifiés dans le sacrement de pénitence, nourris de sa chair et de son sang à la Sainte Table, et se réserve de mettre le comble à ses bienfaits, en nous faisant jouir du bonheur du Ciel... Il nous a donné son Fils unique pour nous racheter : "Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils, afin que tous ceux qui croient en Lui, ne se perdent pas, mais aient la vie éternelle." (Jean, 3, 16) Cet amour de Dieu à cause de ses bienfaits manifeste notre reconnaissance. Cet amour reconnaissant est la voie qui nous amène naturellement à aimer Dieu d'un amour parfait. Voyant que Dieu nous comble de bontés, nous ne pouvons qu'aimer cette bonté, source des bienfaits de Dieu pour nous.

SIGNE DE L'AMOUR DE DIEU

À moins d'une révélation particulière de Dieu, on ne peut savoir d'une façon absolument certaine si l'on a la charité que par un signe concret : si nous observons fidèlement ses commandements. Aimer Dieu, ce n'est pas seulement lui dire qu'on L'aime, ou seulement éprouver à son égard certains sentiments tendres et affectueux... Jésus nous dit : "Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime (...) Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous ai commandé" (Jean, 14, 21 et 15, 14).

N. B. : Pour aimer Dieu, il n'est pas nécessaire de sentir dans son cœur cet amour. Éprouver ce sentiment ne dépend pas de nous : c'est une grâce que Dieu accorde à qui Il veut, et dont Il prive parfois des âmes qui L'aiment sincèrement. Ainsi, il peut sembler à une mère qu'elle aime son enfant d'une manière plus sensible (plus tendre) qu'elle n'aime Dieu, tout en aimant réellement Dieu par-dessus toutes choses... Aimer Dieu "de tout son cœur" signifie s'attacher à Dieu et préférer tout perdre ou souffrir plutôt que de l'offenser gravement



**RETROUVEZ LA SUITE DE
CET ENSEIGNEMENT EN
CLIQUANT SUR LE LIVRE**

ENTRETIEN



Avec Claire Fourcade,
présidente de la SFAP
et auteur de "Journal de la fin de vie"

Claire, vous avez publié récemment "Journal de la fin de vie", vous partagez votre expérience en tant que médecin en soins palliatifs. Qu'est-ce qui vous a motivée à écrire ce livre et à partager ce témoignage ?

Ce livre, c'est un débat collectif qui nous concerne tous et qui me semblait important à documenter. Mon mari historien m'a incitée à le faire, pour garder une trace de ces débats. Pour le témoignage, il s'agissait aussi de replacer le débat dans le réel. Pour nous, soignants, ce n'est pas une question idéologique ou même philosophique. Ce qui est important pour nous c'est de laisser une place dans ce débat sur qui se passe concrètement : ce que disent les patients, ce que nous vivons avec eux devait être entendu pour éviter un débat trop déconnecté du quotidien.

J'ai cette double vie, entre mon travail à Narbonne d'un côté, au cœur de la réalité de la fin de vie, et le débat politique de l'autre, souvent éloigné du terrain. J'avais envie de faire un lien entre ces deux dimensions et de montrer l'écart qu'il y a parfois.

Parlons de la SFAP, dont vous êtes présidente. Tout le monde ne connaît pas son histoire, sa genèse et ses actions. Pouvez-vous nous en dire plus?

La SFAP c'est la Société Française d'Accompagnement des Soins Palliatifs. C'est une société savante, comme il en existe dans chaque discipline médicale, leur objectif est de

faire progresser les savoirs et de les diffuser. La SFAP est née dans les années 80-90 mais elle a une particularité : elle a été d'emblée pluridisciplinaire, il y a donc non seulement des soignants de toutes les disciplines, mais il y a aussi des philosophes, des juristes et des bénévoles d'accompagnement (10 000 soignants et 6 000 bénévoles).

Il faut savoir que les soins palliatifs français sont nés d'une triple révolte : contre l'abandon des patients en fin de vie par les médecins, contre la technicisation de la médecine, avec la remise en question d'un modèle très technique de médecine, et contre les pratiques euthanasiques qui étaient tout à fait courantes dans les années 80-90. C'est ce qui explique la place des acteurs de soins palliatifs dans le débat actuel.

Justement, maintenant que l'accès aux soins palliatifs est inscrit dans la loi, pourquoi est-il encore si compliqué d'y accéder pour tous ? Quels sont les obstacles ?

Depuis 1999, la loi impose un accès universel aux soins palliatifs. Pourtant, en 2023, seuls 50 % des patients qui en auraient besoin en bénéficient. Cela représente environ 500 patients par jour, qui meurent sans y avoir eu accès, soit plus de 150 000 patients par an.



Le problème, c'est qu'on ne soigne pas avec des lois. Il n'y a pas eu de volonté politique ni collective suffisante pour mettre en œuvre ces mesures. Le débat récent a permis une prise de conscience, mais nous avons accumulé un retard de 25 ans. Aujourd'hui, il y a consensus sur la nécessité de combler ce retard et de donner accès partout et à tous aux soins palliatifs.

Vous avez mentionné dans une prise de parole que l'euthanasie redonnait un pouvoir total aux médecins en leur permettant de décider qui doit vivre ou mourir. Pourquoi « redonner » ? Doit-on comprendre qu'il y a eu des évolutions dans la relation patient-soignant avec des enjeux de pouvoir ?

La question du pouvoir existe toujours dans la relation soignant-soigné. Il est très facile de prendre le pouvoir lorsqu'on est face à quelqu'un de vulnérable, particulièrement pour les médecins .



Les soins palliatifs sont une lutte contre ce pouvoir médical et au fond c'est aussi une lutte contre soi-même, une invitation à résister à la tentation du pouvoir dans cette relation. Il est tentant de se dire qu'on sait mieux que le patient ce qui est bien pour lui. Dans ce cadre-là, la revendication d'un droit à l'euthanasie est paradoxale : elle vient au départ en réaction au

“Nous partageons une position collective très forte : 96 % des soignants interrogés dans une grande enquête que nous avons menée disent que, pour eux, l'euthanasie ne peut pas faire partie des soins.”

C'est une position collective, quels que soient les parcours ou les convictions de chacun.”

pouvoir médical, avec des personnes qui veulent retirer ce pouvoir aux médecins en revendiquant de pouvoir décider par elles-mêmes de leur vie et de leur mort, mais dans le même temps, on demande aux médecins d'être ceux qui exécutent la décision.

La loi actuelle en discussion prévoit de donner tout pouvoir aux médecins : ce serait à eux de décider si un patient remplit les critères de la loi - lesquels critères sont subjectifs-, ce serait à eux de prescrire, et d'injecter le produit létal. Finalement, cette loi qui devait limiter leur pouvoir le renforce en réalité.

Comment gérez-vous en tant que soignante, les demandes d'euthanasie de patients ?

Avant tout il faut rappeler que la demande de mort est déjà là, ce n'est pas la loi qui la fait exister. La demande de mort est toujours le signe d'une souffrance, je n'ai jamais rencontré un patient qui arrive sur ses deux jambes et qui dit « je veux mourir pour des raisons philosophiques. » Cette demande doit être écoutée avec attention et sans jugement. Un patient qui demande à mourir est un patient qui sera toujours prioritaire pour être hospitalisé, pour être vu en consultation etc...



La demande de mort existe déjà, mais elle est beaucoup plus rare que ce qu'on imagine. Dans ma pratique, qui est rurale, peut-être est-ce un peu plus important en ville, cette demande est rare et les demandes réitérées le sont encore plus.

Dans mon expérience, sur 15 000 patients accompagnés en 25 ans, seules trois demandes ont persisté. La première chose pour moi devant cette demande c'est de s'asseoir et d'écouter, demander à la personne pourquoi elle fait cette demande aujourd'hui. Parfois c'est un symptôme physique, on va le traiter. Dans la majorité des cas, il s'agit de peurs : peur de la souffrance, de l'étouffement, de la perte d'autonomie.

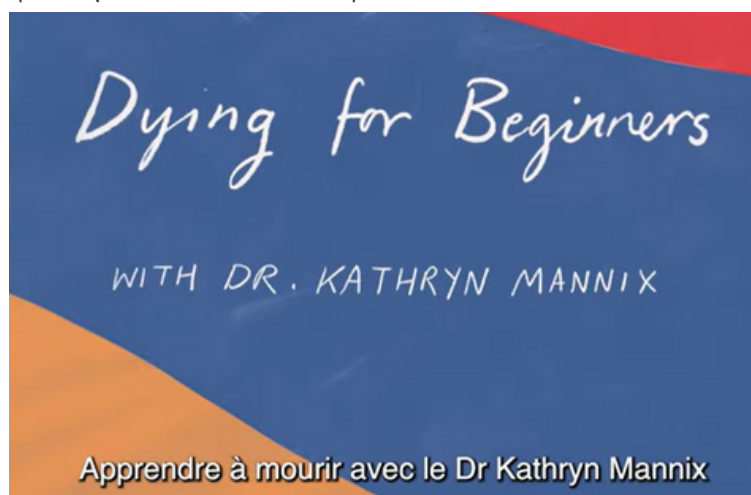
Notre rôle est alors d'accompagner le patient dans ses craintes et de voir comment nous pouvons y répondre. Souvent, une simple écoute attentive suffit à apaiser les personnes, à les rassurer et leur permettre de refaire des projets. Il y a peu de temps j'ai eu une patiente en hôpital de jour qui est arrivée un matin extrêmement douloureuse et m'a dit « Je comprends qu'on puisse demander à mourir, je suis croyante mais franchement ça me donne envie de mourir... » à midi elle est repartie, nous l'avions soulagée, c'était passé. Dans mon

expérience pour les demandes persistantes, le fait d'être écouté et entendu transforme la demande. La crainte avec le changement de loi c'est que la réponse à ces patients ne soit plus « pourquoi ? » mais devienne « Comment ? Est-ce que vous rentrez dans les critères de la loi ? » Alors que quand on peut écouter cette demande librement, sans en faire une question de protocole, on sait que ça permet d'entendre d'autres choses.

On a l'impression qu'il n'y a que le choix entre mourir rapidement ou mourir en souffrant ?

Il y a une chose très importante à rappeler et qu'on ne dit pas assez, c'est que dans l'immense majorité des cas, mourir n'est pas douloureux. Souffrir n'est pas l'étape obligatoire avant de mourir, même quand on a un cancer, il y a 50% des cancers pour lesquels il n'y a aucune douleur. Je recommande la petite vidéo de sensibilisation « [dying for beginners](#) » (apprendre à mourir) qui le montre très bien.

On ne résume pas la fin de vie au choix entre souffrir ou être euthanasié, il y a un autre chemin que seulement faire mourir parce qu'on n'a pas réussi à soulager. La loi actuelle nous impose de soulager « quoi qu'il en coûte ». En soins palliatifs, la seule promesse que nous pouvons faire aux patients c'est la promesse du non-abandon : on ne peut pas promettre de les guérir mais d'être là jusqu'au bout. Et nous avons les moyens de tenir cette promesse, grâce aux pratiques sédatives en particulier.



Qu'est-ce que les pratiques sédatives ?

La sédation est la possibilité de faire varier le niveau de conscience des patients grâce à des médicaments. Elle existe sous plusieurs formes. On peut sédaté ponctuellement durant un soin, la nuit seulement, mettre une sédation douce qui permet que le patient reste conscient... tout est possible. La sédation profonde et continue est une de ces pratiques possibles, qui d'ailleurs était déjà utilisée avant la loi de 2016. Chez nous, elle reste une pratique assez rare car nous avons d'autres moyens de soulager. Car l'intention reste de soulager. Par exemple, si un patient a peur de s'étouffer, nous pouvons le rassurer sur les moyens dont nous disposons pour éviter cela.

Et concernant la posture du chrétien face à ces questions ?

Je crois que les deux choses nécessaires si on est confronté à ces questions-là ce sont l'écoute et l'humilité. L'accompagnement des personnes en fin de vie n'est pas seulement une affaire de soignants, c'est l'affaire de tous : « tous accompagnants, tous accompagnés ».

On a besoin des autres à divers moments de notre vie, ils ont besoin de nous aussi. Nous sommes tous interdépendants et les bénévoles d'accompagnement ont un rôle essentiel.

Les laïcs non-soignants peuvent donc faire quelque chose ?

Oui, il y a près de 6000 bénévoles d'accompagnement en France dans diverses associations. A travers eux la société dit à ces personnes accompagnées « vous comptez pour nous », c'est très important de le dire aux patients. Pour ceux qui le souhaitent mais ne se sentent pas à l'aise, parce que ce n'est pas évident comme accompagnement, il existe des formations comme « Derniers Secours » : de la même façon qu'on peut se former aux premiers secours, c'est une journée de formation pour le grand public, de la sensibilisation à l'accompagnement d'un proche. Il y en a partout en France, dans les mairies, les associations, les AFC en organisent beaucoup.



Comment arrivez-vous à porter une parole publique au nom des soignants sans que celle-ci soit forcément cataloguée comme liée à votre Foi ?

Nous sommes tous tissés d'une histoire familiale, d'expériences et de rencontres personnelles à partir desquelles se forment des convictions intimes. Je suis catholique et je n'ai jamais essayé de le masquer. Sur la question de la fin de vie, un sujet très clivant, on peut avoir la tentation de mettre les gens dans des cases. J'essaie de ne pas me laisser enfermer dans celle à laquelle on prétend m'assigner car je ne parle pas en mon nom propre, mais au nom des soignants que je représente et du mandat que j'ai reçu quand j'ai été élue présidente de la SFAP. Au nom de soignants qui sont très divers, j'essaie de porter une parole collective pour défendre une certaine idée du soin et la place centrale qu'il devrait avoir dans la société que j'appelle de mes vœux. Une société du soin par tous, pour tous.

Pour conclure, quel message aimeriez-vous transmettre aux pèlerins et lecteurs de l'Appel de Chartres ?

Il faut toujours garder une approche nuancée. La fin de vie est une réalité complexe qui ne peut se résumer en une opposition binaire entre souffrance et euthanasie. Ce sont des moments où toute la complexité de l'humain se manifeste, il faut l'accepter et l'accueillir. Après, s'il y avait une chose à faire, je dirais « **écrivez à vos députés en urgence !** » Le projet de loi revient les semaines du 12 et du 19 mai, plusieurs fois des députés m'ont dit « quand on reçoit un courrier sur un sujet, c'est une histoire personnelle, à partir de trois courriers c'est un mouvement d'opinion. » Les partisans de l'euthanasie le savent et sont très mobilisés, mobilisons-nous aussi !

Claire Fourcade

Journal de la fin de vie

L'État,
la mort et
le tragique

fayard
CHOSSES VUES

Journal de la fin de vie :

<https://www.fayard.fr/livre/journal-de-la-fin-de-vie-9782213731735/>

Fin de vie : deux textes seront bien débattus, « probablement en mai », au Parlement, confirme la porte-parole du gouvernement

La position de François Bayrou « est très claire : il y aura deux textes », l'un sur les soins palliatifs, l'autre sur l'aide active à mourir, a dit Sophie Primas, jeudi, après les déclarations de la ministre de la santé, Catherine Vautrin, qui a marqué sa préférence, comme celle de l'Elysée, pour un seul texte.

LE SACRÉ-CŒUR, CŒUR DE LA MISÉRICORDE

Reprise de l'homélie du 3ème dimanche après la Pentecôte 2024 du
Père Albéric, bénédictin de l'abbaye de La Garde

Nous sommes encore dans le rayonnement de la fête du Sacré-Cœur, et nous nous rappelons que le Cœur de Jésus est notre modèle, celui que nous voulons imiter, celui à qui nous voulons ressembler. Et chaque fois que dans l'évangile nous entendons Jésus parler, que nous le voyons agir, c'est pour que nous puissions parler et agir de même.

Aujourd'hui, 3ème dimanche après la Pentecôte, Jésus nous parle de la miséricorde, c'est-à-dire de ce qui fait le fond de son Cœur. Et je vous propose de relever deux caractéristiques de la miséricorde, pour que nous puissions à notre tour être miséricordieux pour de vrai (et pas pour de semblant, comme disent les enfants).

L'audace

Première caractéristique de la miséricorde : Il laisse les 99 autres dans le désert et s'en va après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve.

La première caractéristique, c'est l'audace ! Rendez-vous compte, partir en laissant presque tout son troupeau dans le désert... bien sûr, il y a ses chiens de garde, mais quand même... et puis si la 100ème est perdue, c'est qu'il ne sait pas où elle est... et donc il ne sait pas combien de temps il va partir, ni jusqu'où il va aller....

Quelle audace il faut pour aller chercher cette brebis perdue. Reconnaissons-le, combien de fois nous nous trouvons des excuses pour ne pas aller au devant de ceux qui sont perdus.

Combien de fois nous préférons le confort de la bergerie aux dangers des nouveaux horizons. Mais ce qui reste enfermé finit toujours par sentir le moisi ! Regardons le bon pasteur qui n'hésite pas à sortir. Il est sorti de Dieu et il est venu dans le monde pour nous chercher. Nous pouvons être sûrs qu'au fond de son Cœur les paroles de son Père résonnaient avec force : N'aie pas peur ! Je suis toujours avec toi ! Nous pouvons en être sûrs, car il ne dit rien qu'il n'a déjà entendu de son Père. Et il nous a dit lui-même ces paroles : N'ayez pas peur ! Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ! Nous aussi ayons l'audace, le courage de partir, de sortir chercher ce qui est perdu !



La tendresse

Et puis, seconde caractéristique : quand il a trouvé sa brebis perdue, il la met sur ses épaules, tout joyeux !

La seconde caractéristique de la miséricorde, c'est la tendresse. Comme elle est belle cette image si connue du bon pasteur, avec sa brebis perdue et retrouvée qu'il porte tout joyeux.

Qu'est-ce que la tendresse ? C'est l'amour qui se rapproche et se concrétise. C'est un mouvement qui part du cœur et arrive aux yeux, aux oreilles et aux mains.

La tendresse nous demande de nous servir de nos yeux pour voir l'autre, de nos oreilles pour écouter l'autre, pour entendre les enfants, le cri des petits [...].

La tendresse nous demande de nous servir de nos mains et de notre cœur pour reconforter l'autre, pour prendre soin de lui. [...] La tendresse, c'est se mettre au niveau de l'autre. Dieu aussi s'est abaissé en Jésus pour se mettre à notre niveau. C'est le chemin que le Bon Samaritain a suivi. C'est le chemin que Jésus lui-même a pris. Il s'est abaissé, il a passé toute son existence humaine à parler le langage concret de l'amour[1].



“

Si vous n'avez que l'audace, vous êtes durs ! Si vous n'avez que la tendresse, vous êtes mous ! Si vous avez l'audace et la tendresse, vous êtes miséricordieux, comme Jésus.

”

Un exemple

Nous avons d'ailleurs un bel exemple d'audace et de tendresse. Un grand ami du Sacré-Cœur, dont nous fêtons aujourd'hui l'anniversaire d'ordination sacerdotale : saint Charles de Foucauld qui a été ordonné prêtre à 42 ans le 9 juin 1901.

Comme image d'ordination, il a dessiné un Christ avec le Cœur surmonté d'une croix, accueillant tous les hommes, les bras ouverts.



Au bas du dessin, il a écrit, en latin, 2 phrases de Jésus qui expriment son projet de vie : « Mettre le feu sur la terre. Sauver ce qui était perdu » (Luc 12,9 ; 19,10).

« Mes dernières retraites de diaconat et de sacerdoce m'ont montré que cette vie de Nazareth, ma vocation, il fallait la mener non dans la Terre Sainte tant aimée, mais parmi les âmes les plus malades, les brebis les plus délaissées. Ce banquet divin, dont je suis le ministre, il fallait le présenter non aux frères, aux parents, aux voisins riches, mais aux plus boiteux, aux plus aveugles, aux âmes les plus abandonnées, manquant le plus de prêtres[1].

Où aller ? Non pas là où il y aurait le plus de chances humaines de réussir [...] non : mais là où irait Jésus : à « la brebis la plus égarée », au « frère » de Jésus, « le plus malade », aux plus délaissés, à ceux qui ont le moins de pasteurs, à ceux qui « sont assis dans les plus épaisses ténèbres »[2]. M'occuper spécialement des brebis perdues, des pécheurs, des mauvais : ne pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf brebis égarées pour me tenir tranquillement au bercail avec la brebis fidèle... Vaincre cette sévérité naturelle que j'éprouve contre les pécheurs, et ce dégoût : et les remplacer par la compassion, l'intérêt, le zèle et les soins pressés donnés à leurs âmes.»

“

L'audace de partir, la tendresse de s'approcher !

”

Ce n'est pas étonnant que le Père de Foucauld ait choisi comme fête patronale des petits frères de Jésus le 2 juillet, la Visitation : la sainte Vierge qui part en hâte, auprès de sa cousine Elisabeth. Nous aussi nous avons Marie comme mère à un titre particulier, comme enfants de sainte Marie de la Garde.

Nous aussi nous devons avoir ce style marial fait d'audace et de tendresse.

Ordonnance pour cette semaine : au moins un acte d'audace et un acte de tendresse par jour. En dehors des repas... ou pendant les repas, peu importe !

Amen !

[1]Pape François, [Message vidéo à la conférence TED 2017 de Vancouver \(26 avril 2017\)](#).

[2]Lettre à Mgr Caron, 8 avril 1905.

[3]Seul avec Dieu. Éd 1975, p. 79-80.



PORTRAIT DE PÈLERIN

Brigitte Dujardin,
Chapitre saint Michel, pèlerin soutien Tangos

Brigitte, comment avez-vous connu le pèlerinage de Chartres ? Depuis quand le faites-vous ?

Depuis toute petite, enfant puis adolescente j'ai fait le pèlerinage de Chartres avec mes frères et ma Maman. Jeune professionnelle je l'ai refait après quelques années de coupure avec mon fiancé, qui est maintenant mon mari, il me découvrait et découvrait la tradition.

Après quelques années de mariage où j'ai renoncé au pèlerinage du fait d'une vie de famille et professionnelle dense en région parisienne, nous avons déménagé avec nos 4 enfants en province où la vie plus calme m'a permis de prendre du service en tant que chef de groupe aux Europa Scouts qui accueillent mes enfants.

J'entendais souvent notre commissaire et notre assistant CG dire que le pèlerinage manquait de main d'œuvre, que les groupes scouts voulaient plus marcher que servir le pèlerinage...alors je me suis dit : "Et moi dans tout cela, je dois montrer l'exemple mais comment ?"

Après quelques renseignements pris, je savais que je n'étais plus capable de marcher le pèlerinage en entier, j'ai réfléchi et ayant une grande voiture familiale, je me suis dit que je pouvais aider au ramassage des pèlerins fatigués.

C'est comme cela que je suis revenue au pèlerinage de Chartres à ma plus grande joie depuis 2017 ou 2018, d'abord en venant seule puis maintenant les enfants viennent pour marcher.

Que représente ce pèlerinage pour vous ?

Le pèlerinage est pour moi le meilleur moment de l'année, la première date que je pose dans mon agenda et dans mes congés (c'est devenu une institution au travail et à la maison, tout le monde le sait).

Le pèlerinage, c'est 3 jours dans l'année où je vais me donner corps et âme pour Dieu et mon prochain avec un ressourcement garanti.



Quel est le nom de votre chapitre ?

Je suis dans le chapitre saint Michel, le chapitre du service d'ordre et plus précisément dans le service des Tangos.

En quoi consiste ce service ?

Les Tangos, c'est un chapitre à part entière, 80 voitures petites et grandes, une petite dizaine d'équipes avec de super chefs d'équipes pour manager les temps de prières, de méditation et de circulation. Nous sommes toujours à la recherche de renfort jusqu'à la dernière minute.

Notre travail sur le pèlerinage consiste à ne laisser aucun pèlerin sur le bord du chemin, prendre en charge les pèlerins fatigués, les reconforter et les amener plus loin sur le chemin vers Chartres après un temps de repos.

Comment vit-on le pèlerinage lorsqu'on est au service des pèlerins ?

Les pèlerins nous donnent autant que nous leur donnons. Nous collectons tellement de grâces au contact de tous ceux que nous aidons.

Ce n'est pas tout à fait pareil qu'un chapitre marcheur, nous récitons certainement moins de

chapelets et avons moins de méditation, et chantons moins, mais nous avons à notre disposition un prêtre, les méditations, notre chapelet dans la voiture toujours à portée de main, notre sourire et une super bonne humeur pour braver les aléas.

Qu'est qui est éprouvant ? Et qu'est-ce qui reconforte ?

Je pense qu'être au service du pèlerinage est tout aussi éprouvant que de marcher, nous n'avons pas mal aux pieds, aux jambes mais nous serons aussi crevés que les marcheurs à l'arrivée.

Nous sommes les premiers partis sur la route et les derniers arrivés, nous devons rester concentrés sur la route, mais tout cela est balayé d'un revers de sourire des pèlerins que nous accueillons dans notre voiture.

Avez-vous une anecdote marquante de cette expérience en service ?

Sur le pèlerinage, je suis adjointe au chef des transports, et je m'occupe plus particulièrement de vérifier que les points de ramassages soient bien vides.



Il y a 2 ans, le lundi matin, tout semblait bien se passer, le pèlerinage était presque arrivé à la halte de midi, les premiers points de ramassage avaient été fermés, et on me demande d'aller vérifier quelque chose au bivouac de Gas...

Ce jour-là j'avais avec moi l'abbé Baudon de Mony et en passant sur le 1^{er} point de ramassage, je vois 3 personnes qui ressemblent à des pèlerins, je m'arrête, je les appelle, et je me rends compte qu'il s'agit de personnes qui ne parlent pas français, heureusement l'abbé Baudon de Mony étant polyglotte, il a réussi à les convaincre de monter car il s'agissait de pèlerins qui étaient partis longtemps après la colonne, qui ne seraient jamais arrivés à Chartres si nous n'étions pas passés par là à ce moment là.

Je pense que le Saint Esprit m'a envoyée sur cette mission pour eux, car à Gas, il n'y avait plus rien !

Est-ce que vous y retournerez cette année ?

Oui c'est une certitude si Dieu le veut.

Un mot pour nos lecteurs, ou une prière que vous recommanderiez ?

Amis pèlerins, sans les soutiens il n'y a pas de pèlerinage. Alors n'hésitez pas une année de temps en temps à vous mettre au service de Notre Dame de Chrétienté pour faire un pèlerinage un peu différent tout en recevant les mêmes grâces.

Il y a chaque année de plus en plus de pèlerins, donc nous avons besoin de plus en plus d'aide pour que le pèlerinage soit une réussite et se passe sans encombre.

Pour la prière que je recommande, le chapelet tout simplement, rangé sur le pommeau de mon levier de vitesse, c'est la première chose que je prends quand je rentre dans ma voiture !



NOS RECOMMANDATIONS D'ÉVÈNEMENTS

L'ouverture des inscriptions se fera lors du Dimanche des Rameaux

POUR QU'IL RÈGNE
SUR LA TERRE COMME AU CIEL

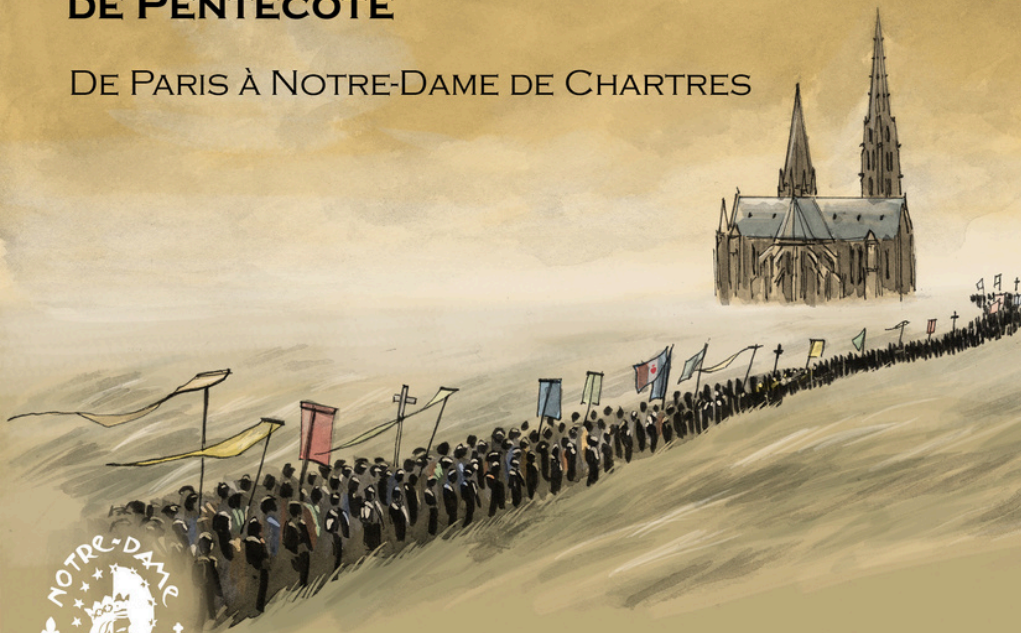


43^e

PÈLERINAGE
DE PENTECÔTE

7, 8 ET 9 JUIN
2025

DE PARIS À NOTRE-DAME DE CHARTRES



NOTRE-DAME DE CHRÉTIENTÉ

191 AV. DU GÉNÉRAL-LECLERC, 78220 VIROFLAY - 01 39 07 27 00 - WWW.ND-CHRETIENTE.COM



REJOIGNEZ LA CHAÎNE WHATSAPP DE DIFFUSION DE L'APPEL DE CHARTRES

Scannez ou cliquez



NOTRE-DAME DE PARIS,
PRIEZ POUR NOUS,
NOTRE-DAME DE CHARTRES,
PRIEZ POUR NOUS,
NOTRE-DAME DE
LA SAINTE ESPÉRANCE,
CONVERTISSEZ-NOUS !

